

# LA NATURALITÉ EN MOUVEMENT : ENVIRONNEMENT ET USAGES RÉCRÉATIFS EN NATURE

LE SAUVAGE EST-IL UNE DIMENSION FORTE DES PRATIQUES RÉCRÉATIVES ACTUELLES ET À VENIR ?

**JEAN CORNELOUP**

MAÎTRE DE CONFÉRENCES, UMR PACTE-TERRITOIRES (GRENOBLE)

UFR STAPS (CLERMONT-FERRAND)

[j.corneloup@libertysurf.fr]

**L**es pratiques récréatives de nature ont toujours été l'expression d'un rapport historique à soi, aux autres, à la société et aux environnements de pratique. Derrière cet appel à la grande aventure et cette demande de contact avec les éléments se construit une relation singulière avec les espaces de pratique. Certains aiment s'immerger dans les profondeurs des forêts, d'autres déambuler dans des lieux propices à la rêverie et à la contemplation, pendant que les "accros" à la pratique *fun* ne

parlent que de jeux "liftés" avec les vagues, les ascendances ou la neige. On observe ainsi une variété d'usages de la nature, attachés à des représentations sociales qui puisent leurs références dans des constellations symboliques diverses.

La nature ne se présente jamais comme un tout indifférencié et univoque. Les marquages géographiques attachés aux régions de montagne, de campagne ou de mer lui donnent des spécificités, offrant ainsi le champ d'action à des pratiques culturellement référencées :

l'observation, le sport, les jeux, la découverte patrimoniale ou la méditation. Dans cette construction socio-géographique des relations spatiales aux lieux de pratique, le rôle du système technique ne doit pas être sous-estimé : celui-ci participe grandement à façonner la nature, en fonction d'environnements d'action construits pour une pratique socialement acceptable et en lien avec les dispositions culturelles des pratiquants et consommateurs. Au fur et à mesure des années, les médiations technologiques, logistiques et marketing n'ont fait qu'augmenter la présence de ces environnements d'action, allant parfois jusqu'à supprimer la place de la nature. Une tendance forte consiste à augmenter la fabrique d'artefacts au sein d'environnements normalisés pour per-

mettre une gestion totale des espaces récréatifs. Les normes montantes qui quadrillent les logiques “aménagistes” sont juridiques, marketing et écologiques. Au nom de la protection de la nature, de la sauvegarde de la biodiversité et du respect des patrimoines, la logique environnementale semble s'imposer. On gère la nature, on évalue les impacts, on définit des quotas. De la même façon, on améliore les services à la clientèle pour limiter les désagréments possibles, qu'ils soient sociaux (accueil, esthétisme, bruit, qualité) ou naturels (odeurs, caprices de la météo, passage dangereux).

La nature est-elle en train de disparaître des environnements de pratique récréative ? Quelle place occupe-t-elle aujourd'hui et qu'attendons-nous d'elle ? La notion de naturalité a-t-elle encore un sens dans la recherche d'une relation primitive, sauvage et biologique ? Est-elle un “actant” qui a des droits dans une perspective environnementale et quelle place occupe-t-elle dans la définition des politiques publiques ? On peut, sans aucun doute, observer des mouvements qui annoncent l'envie de retrouver des liens en profondeur avec la nature : le goût pour les itinérances au long cours de la part de voyageurs qui partent sur les chemins du monde ; l'attrait pour le camping sauvage et les hébergements dans la nature (yourtes, habitats en hauteur, éco-camping) ; le succès des Amap (associations pour le maintien

d'une agriculture paysanne) et des produits “bio” ; le goût du grand public pour des festivals sur les carnets de voyage et l'aventure ; le mouvement des randonnées par des marcheurs nus ou pieds nus ; le développement des stages de bien-être ou encore la montée des migrations d'agrément vers la ruralité (néoruraux). Ces mouvements sont peut-être le signe d'une envie de repenser la place de la nature dans les pratiques contemporaines. Le colloque que nous avons organisé en mars 2013 au Pradel, en Ardèche, a souhaité aborder ces questions et présenter différentes contributions autour de ce sujet. Ce numéro thématique donne un aperçu des éclairages proposés dans la perspective de mieux saisir la place de la nature sauvage dans nos sociétés contemporaines.

### **APPORTS SCIENTIFIQUES**

En guise d'introduction, les textes d'**Augustin Berque** et de **Bernard Andrieu** sont une invitation à discuter du sens à donner à la nature dans nos sociétés contemporaines. En référence à l'écoumène et à l'écologie corporelle, une vision relative de la nature est proposée qui ne peut se comprendre qu'en relation entre l'individu et son milieu. Le concept de “trajection” introduit la subjectivité comme condition de cette relation, tout comme l'immersion corporelle permet l'émergence d'une écologie du sensible au contact d'une nature

sauvage. Considérant que “*la nature est à naître*”, on serait aujourd'hui dans une période de transition pour ceux qui souhaitent repenser la place du sauvage dans le devenir de la société contemporaine. C'est aussi sur ce registre que se situe le texte de **Jacque Lolive** lorsqu'il évoque la nécessité de réintroduire l'esthétique écologique dans la manière de penser le politique actuellement. Là où la modernité a souhaité éradiquer le sauvage, l'exemple du fleuve Var, à Nice, invite les politiques et les habitants, par ses turbulences passagères, à composer avec lui pour une coopération soutenable. D'où la référence à une “cosmopolitique” comme procédure dynamique et globale pour gérer les aspects multiples et contradictoires des territoires en équilibre instable.

Le texte de **Pierre le Quéau** analyse les usages récréatifs de la forêt en puisant dans la sociologie simmelienne, *via* sa notion de forme, ses références dans l'étude des relations qui se construisent entre les individus et ce milieu. La naturalité, abordée par le prisme de la forme, interviendrait dans la fabrique de liens et de préférence pour un type forestier en fonction d'un gradient de sauvagerie identifié. Elle devient l'objet de débats et de controverses dans la manière de définir la forêt acceptable et légitime, en fonction des sensibilités et des rapports corporels et symboliques à ce milieu. Ces relations, ancrées dans les habitus culturels (au sens de Mauss),

contribuent à la définition des préférences forestières et, en filigrane, des formes (sociales) de la naturalité forestière affectionnées par les usagers. L'approche méthodologique préconisée permet d'explorer les dimensions de la naturalité (paysagères, écosystémiques et paysannes) retenues par les mondes sociaux des individus pour qualifier positivement les formes forestières. Cette approche sociale de la naturalité forestière complète celle présentée par **Jacques Lolive** dans la deuxième partie de son texte, qui porte sur les chasseurs de palombe. Son propos consiste à explorer les nouvelles naturalités contemporaines en émergence. La subjectivité de ces chasseurs, engagés dans un ensauvagement récréatif, compose avec le milieu biophysique pour fabriquer un monde social particulier. Dès lors, une habitabilité se définit pour faire corps avec le milieu d'action et ainsi fabriquer l'ensauvagement récréatif du chasseur. **Jacques Lolive** nous invite, dans la continuité des écrits d'**Augustin Berque**, à évoquer la nécessaire "recosmisation" de nos sociétés, en tant que désir d'un monde commun façonné par l'esthétique et l'habiter.

Avec le texte de **Sébastien Baud**, l'écologie corporelle d'**Andrieu** est interrogée dans la manière dont l'expérience immersive se construit en lien avec la forêt amazonienne. Le tourisme chamanique, au-delà des recompositions contemporaines dont il est l'objet (induisant des cri-

tiques sur son authenticité), serait l'expression d'une volonté de repenser nos ontologies occidentales. En lien avec les ontologies indigènes et animistes, l'immersion dans la naturalité forestière, *via* la médiation de l'ayahuasca (plante hallucinogène) et d'un chaman, favoriserait une communication animiste entre le monde de la nature et ses représentants, ainsi que les différentes expressions naturantes de la personne. L'enjeu est de comprendre comment des touristes s'approprient un monde de transfiguration *via* les rituels chamaniques pour dépasser la coupure nature-culture ancrée dans l'ontologie occidentale. L'immersion dans l'écologie des profondeurs ne produit pas en elle-même une métamorphose. Une "trajection" (**Berque**) serait nécessaire pour favoriser ce passage d'un monde à l'autre. La naturalité n'est donc pas tant un état qu'un processus culturel, nécessairement construit, permettant de s'approprier les effets et les correspondances bio-symboliques de la nature. Ce que confirment les écrits de **Jacques Lolive** dans son étude portant sur l'ensauvagement des chasseurs de palombe.

Pour terminer, le texte de **Sylvain Villaret** sur le naturisme interroge la manière dont les pratiques physiques utilisent la naturalité. Le détour historique proposé permet de suivre l'évolution des relations que les acteurs du mouvement naturiste ont eu avec la nature. Le XIX<sup>e</sup> siècle et la première partie du XX<sup>e</sup>

siècle illustrent remarquablement la croyance aux vertus de la médecine et des pratiques naturistes pour penser l'homme moderne. Le naturisme (en lien avec la médecine néo-hippocratique) se présente alors comme une pratique et un mouvement qui prennent leur distance avec la médecine scientifique allopathique. Dès lors, les vertus thérapeutiques et sanitaires de l'eau, des plantes, de l'air pur ou encore du soleil sont valorisées et plébiscitées, tout comme, par la suite, les exercices physiques en lien avec différentes méthodes d'éducation naturelle. Une idéologie se construit, opposée au modernisme et aux méfaits de la société urbaine sur la santé, qui revendique le rôle central accordé à la naturalité pour penser autrement l'homme moderne. Si les principes idéologiques historiques de ce mouvement imprègnent toujours les mentalités, la modernité, via le sport et les pratiques hédonistes, a largement supplanté le contenu de ce projet initial. Au cours du XX<sup>e</sup> siècle, le corps "performance" ou le corps "plaisir" deviennent la référence, ce qui modifie en profondeur la relation à la nature et qui produit un discours et un ensemble de techniques et d'aménagements qui s'inscrivent dans la fabrique de ce néo-système naturaliste. Un autre monde bio-social a ainsi émergé, ce qui montre combien la relation à l'environnement est encadrée dans des univers culturels qui en fabriquent les relations. La relation à la

naturalité en est modifiée, passant, dans la déclinaison de son cadre de référence, d'une relation en profondeur à une relation en surface.

Si l'on considère "*l'environnement comme une zone d'interpénétration à l'intérieur de laquelle nos vies et celles des autres s'entremêlent en un ensemble homogène*" (Ingold, 2013), alors on peut considérer que, selon le degré et les formes de naturalité convoquées, ce ne sont pas les mêmes mondes bio-sociaux qui sont activés, fabriqués et appropriés par les individus et les institutions. Les différents textes proposés dans ce dossier thé-

matique illustrent remarquablement cette pensée de Tim Ingold, issue de son ouvrage *Marcher avec les dragons*. Cet anthropologue souligne que toute société qui se coupe d'une relation avec la naturalité (et la grotte de Pan de Berque) est condamnée à voir se flétrir son imaginaire ; alors que celui-ci est fondamental pour repenser nos liens entre l'être et la connaissance et éviter que les dragons, attachés à la seconde nature (Lolive), continuent de dévaster le monde et donnent raison à Christian Godin et à son livre, *La Haine de la nature* (2011). ■

---

**RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES**

---

Christian GODIN, *La Haine de la nature*, Champ wallon, "L'esprit libre", 2011.

Tim INGOLD *Marcher avec les dragons*, Zones sensibles, 2013